L'AUTEUR D'UN MOMENT,

COMÉDIE

En un Acte, en vers et en Vaudevilles.

Représenté sur le Théâtre du Vaudeville, le Samedi 18 Février 1792.

. . . . Non non odium regnique cupido
compulit ad Bellum. . . . .

Ovid. Métamorph. liv. 5.

Epigraphe de la Comédie des Philosophes.

PRIX, *quinze* sols.



A PARIS,

SE TROUVE:

A la Salle du Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres,
Et à l'Imprimerie, rue des NONAINDIERES, n°. 31.

Février 1792.

Personnages.	Acteurs.
Mme DE VOLNANGE.	*Mlle. Baral.*
M. DE JURANCI.	*M. Chapelle.*
BALIVEAU.	*M. Benoît.*
DAMIS.	*M. Vertpré.*
ROSETTE, Suivante	*Mlle. Sara Lescot.*
LOURDET, Domestique de Damis.	*M. Leger.*
CHŒUR D'ARTISTES de l'un et l'autre sexe.	



L'AUTEUR D'UN MOMENT,

COMÉDIE.

Le *Théâtre représente un jardin décoré de statues, parmi lesquelles sont celles de* Corneille, *de* Racine, *de* Crébillon, *de* Voltaire, *de* Montesquieu, *de* d'Alembert. *Dans l'enfoncement est une petite rotonde de verdure, sous laquelle on a placé un piéd'estal destiné à recevoir un buste. Sur la droite de l'avant-scène est une fenêtre avec un balcon.*

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame DE VOLNANGE, ROSETTE.

Madame DE VOLNANGE.

AIR : *le petit mot pour rire.*

Que de plaisir en ce séjour,
Me promet aujourd'hui l'amour,
Où mon cœur se repose;
Fût-il jamais plus beau moment,
Que d'épouser un tendre amant,
Qui fait si bien [*bis*] des vers et de la prose.

ROSETTE.

Sachez que sur ces nœuds si beaux,
La critique tient cent propos,

Madame DE VOLNANGE.

Qu'importe qu'on en glose,
Telle qui rit assurément,
Voudrait au fond que son amant,
Fit aussi bien [*bis*] des vers et de la prose.

ROSETTE.

Madame, en vérité, je ne vous connais plus,

Madame DE VOLNANGE.

Rosette, épargne moi des conseils superflus;
J'ai pris mon parti.

ROSETTE.

Quoi! vous pourriez à votre age,
Renoncer pour jamais aux charmes du veuvage,
Et lasse de goûter les plaisirs les plus doux,
Végéter tristement sous les loix d'un d'un époux.

Madame DE VOLNANGE.

L'hymen me plaît.

ROSETTE.

Fort bien; mais c'est une folie,
Que le sage ne fait qu'une fois dans sa vie.
Pour moi, graces aux dieux, qui sçus jusqu'à ce jour,
Sans effort, il est vrai, résister à l'amour.

Si rencontrant enfin un mortel fait pour plaire,
De l'hymen, par malheur, je me rends tributaire,
Je prends ici le ciel et la terre à témoins,
Que n'épargnerai ni tendresse ni soins,
Pour remplir les devoirs d'une épouse fidelle;
Mais si frappé soudain d'une atteinte mortelle,
Cet époux adoré s'avise un beau matin,
De se faire clouer dans quatre ais de sapin;
L'amour envain mettrait mon courage à l'épreuve,
Je ne quitterai point le doux titre de veuve,
Pour finir comme vous, au prix de mon bonheur,
Par m'attacher au char d'un très-illustre auteur.

Madame DE VOLNANGE.

AIR : *il abusera les pères.*

Mais à quel titre, de grace,
Parlez-vous si librement,
D'un écrivain qu'au parnasse,
Phœbus met au premier rang?
Apprenez à le connaître,
Et sachez qu'à vingt-cinq ans,
Il surpasse déjà peut-être,
Les écrivains les plus grands.
Soit Tragédies,
Comédies,
Parodies,
Elégies,
Soit Rondeaux,
Madrigaux
Et bons mots;
Il fait de tout en maître.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez, je n'ai plus rien à dire:
Mais, que prétendez-vous, enfin;

Madame DE VOLNANGE.

Aujourd'hui rire
Aux dépens d'un fat.

ROSETTE.

Quoi! tres-sérieusement?

Madame DE VOLNANGE.

Cet amour que je feins, n'est qu'un amusement
Que je veux me donner.

ROSETTE.

Excusez ma sottise,
Mais j'ai cru que vraiment, vous en étiez éprise.

Madame DE VOLNANGE.

Chaque jour, tu le sais, le zélé Baliveau
Nous fait de ses talens le plus riche tableau.
Damis, s'il faut l'en croire, est même avant Corneille,
Du parnasse français, l'honneur et la merveille.
Ses sublimes écrits étincellent de traits,
Que jusques à nos jours on ne connut jamais.
Mais, Paris fatigué du style académique,
Siffle avec nous l'idole et le panégyrique.
Et rit de ces pédans, qui pensent à la fois,
Eclairer l'univers et régenter les rois.

Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie.
De quiconque les flate orgueilleux défenseurs,
De qui sait les braver ardens persécuteurs,
Qui, sur un tribunal érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes.

ROSETTE.

Madame, je vous jure, en deux mots trait pour trait,
Voilà de nos messieurs le fidèle portrait.

AIR : *regards vifs et joli maintien.*

Je suis au comble de mes vœux.
Enfin, madame, je respire;
Il faut que le fat à nos yeux,
De honte et de fureur expire.
Se voir berné pour un pédant
Est bien fâcheux, sur ma parole:
Des rois, quoiqu'il soit le régent;
Sans respect pour son rudiment,
Il faut l'envoyer [*bis*] à l'école.

Madame DE VOLNANGE.

Pour surcroît de bonheur, il nous arrive ici,
Un de mes vieux cousins, monsieur de Juranci,
Qui, pour me venir voir, profite de la fête,
Qu'en ces lieux, à *Rousseau,* par mon ordre on apprête.
C'est un vieillard charmant, qui plein de probité,
Nous a du bon vieux temps conservé la gaité.
Des modestes talens défenseur intraitable;
Mais de nos charlatans frondeur impitoyable;
Sans paraître y toucher, sur ce qui lui déplait,
Il sait, fort à propos, décocher un couplet.

Avec nos deux auteurs, je veux le mettre aux prises;
Il ne les vit jamais.

ROSETTE.

A d'étranges méprises
Vous allez donner lieu!

Madame DE VOLNANGE.

Tant mieux, vraiment tant mieux;
Nous nous divertirons; ..... mais qui vient en ces lieux?

ROSETTE.

Madame, c'est Lourdet, l'illustre secrétaire
De votre illustre amant, et son page ordinaire.

SCENE II.

Les Précédens, LOURDET.

LOURDET.

AIR : *de monsieur de Catinat.*

MON dieu, mon dieu, mon dieu, mon dieu qu'c'est ennuyeux,
D'être valet d'auteur, et d'auteur amoureux!
Toujours par ci, par là, sans le moindre repos,
Faut courir nuit et jour, et par monts et par vaux.

ROSETTE.

Eh, mon pauvre Lourdet! quel désespoir t'agite?

LOURDET.

Mon maître, dans l'instant, va vous rendre visite,
J'viens vous en avertir.

Madame DE VOLNANGE.

De ta condition,
Tu parais mécontent.

LOURDET.

Et c'n'est pas sans raison.
Maman, qu'avait senti qu'j'étais bon à queuqu'chose,
Pour orner mon esprit un beau jour me propose,
D'entrer chez un auteur. Ça faisait un fier coup
Pour moi, qui m'y sentais du penchant et du goût.
J'y entre donc, croyant ben qu'chez l'z'auteurs d'importance,
L'argent comme l'esprit roulait en abondance.
Qu'on y mangeait sur-tout comm' chez un financier:
Imbécill' que j'étais! .... oh! le chien de métier.
Je n'sais pas seulement comment que j'fais pour vivre,
Si j'demande à dîner, monsieur m'présente un livre;
Et quand tout l'long du jour j'men suis ben occupé,
Le soir pour m' restaurer j'vais m'coucher sans soupé.

ROSETTE.

AIR : *de la fanfare de Saint-Cloud.*

Compte-tu pour rien la gloire,
Qui dans tous lieux suit vos pas.

LOURDET.

Tout c'qui n'fait manger ni boire,
Pour moi j'n'en fait pas grand cas.

ROSETTE.

Tu jouis plus que personnes
Quand ton maitre est couronné;

LOURDET.

Oh! j'n'aime pas les couronnes,
Qui m'ont coûté mon diné.

AIR : *trop honnête pour me dire.*

Je savons ben qu'dans la ville,
On dit qu'c'est un fier auteur;
Qu'il serait ben difficile
D'en rencontrer un meilleur.
Si ça trompe queuq' personne,
Pour moi ça n'm'abuse pas;
Chaque éloge qu'on lui donne
Me souffle au moins deux repas.

Second couplet.

Vous pouvez sur ma figure,
Juger si j'suis un menteur;
D'puis six mois j'vous jure,
Je suis maigri qu'ça fait peur.
Chez l'z'auteurs, on peut m'en croire,
Vla quel est notre destin,
Plus le maitre vit de gloire,
Plus le valet meurt de faim.

ROSETTE.

Mon ami, je te plains, sans pourtant te comprendre.

LOURDET.

Mamzelle, écoutez-moi, j'm'en va me faire entendre.
Sur mon maître toujours, j'sais fort ben qu'un valet,

Si malheureux qu'il soit doit garder le tacet.
Aussi, c'que j'en dirai, c'n'est point par médisance,
C'est seulement pour parler, j'vous en préviens d'avance.
Or donc, pour en r'venir à tous ces grands honneurs,
Au fracas que monsieur fait parmi les auteurs,
J'peux ben, sans vanité, vous donner ma parole,
Que c'est moi qui lui fais jouer un si grand rôle.

ROSETTE.

Toi !

LOURDET.

Sans doute, mes pieds, mes mains, sans contredit
L'ont servi pour le moins aussi ben qu'son esprit.

AIR : *ah! que je sens d'impatience.*

Le matin dès que j'm'réveille,
Faut vite aller chez l'Imprimeur,
Chercher les vers qu'monsieur la veille
A composés en son honneur.
Puis par toute la ville, *bis.*
Faut courir les répandre à pleines mains.
Queuq' fois ma peine est inutile,
Et j'n'en retire que des chagrins.
On m'rudoye par ci, l'on siffle par-là ;
On en rit par ci, l'on me r'pousse comme ça,
Souvent, souvent, souvent,

Mais je dis, je tiens bon, et à force de crier que mon maître est un grand auteur; on finit par le croire, et

Vla comme, vla comme la gloire vient en dormant.

Second couplet.

Puis l'soir il faut m'voir au théâtre,
A tout propos crier *bravo ;*

Quoiqu'on dise, sans en rabattre,
Plus c'est mauvais, plus j'dis qu'c'est beau.
J'fais le diable à quatre,
Avec cinquante amis que j' payons bien,
Nous somm' toujours prêts à nous battre,
Quand on os' dir' qu'ça n'vaut rien.
Silence, paix là, c'est trop fort, vraiment,
A bas la cabale ; messieurs, c'est charmant,
Charmant, charmant, charmant.

Tout ça fait ben son effet ; mais, comme pour réussir et faire tomber les autres, je dépensons plus d'argent que nos succès n'en rapportent, ça fait

D'la gloire, d'la gloire sans argent.

Madame DE VOLNANGE.

Monsieur de Juranci doit arriver, Rosette,
Viens, pour le recevoir, achever ma toilette.
Bon jour, l'ami.

LOURDET.

Quoi donc que j'vas dire à monsieur,
Dont près de vous, madam', je suis l'ambassadeur.

AIR : *des fraises.*

Il vous a fait des vers d'amour,
Ça mérit' ben queuq' chose,

ROSETTE.

Pour le payer de retour,
Dis-lui pour nous le bon jour,
En prose, en prose, en prose.

SCÈNE III.

LOURDET *seul.*

» MONSIEUR de Juranci doit arriver, Rosette,
» Viens, pour le recevoir, achever ma toilette....
Monsieur de Juranci! . . . c'est j'pari, queuqu' rival
Qui va nous supplanter.... Eh ben ! nous vla pas mal.
Moi j'croyais que c't hymen prévenant sa ruine,
Du parnasse affamé remontrait la cuisine.
Je souffrais dans c't espoir, et puis vla qu'c'est fini.
Hé ben j'dis c'est égal, j'vas le quitter aussi....
Mais comment que j'vivrai ?.... j'n'ai pas beaucoup d'espèces :
Comment j'vivrai ? morgué j'vas faire aussi des pièces.

AIR : *on dit que dans le mariage.*

Je n'sais pas, j'peux ben me l'promettre,
Où c'que j'vas trouver des sujets ?
C'est égal, faut toujours m'y mettre,
Et les sujets viendront après.
Dam', dam', ça n'vaudra rien,
Et j'dis ça pourrait bien ;
Mais enfin, ça prendra peut-être,
Comme c'qu'a fait mon maître.

Second couplet.

Je n'veux pas fair' de comédie,
Ça fait pleurer, on y gémit:
Morgué vive une tragédie,
Au moins l'on s'amuse et l'on rit;

Et nous j'savons l'moyen
De m'ner la chose à bien,
Et j'pourrons faire rire peut-être,
Tout comme a fait mon maître.

SCÈNE IV.

M. BALIVEAU, DAMIS, LOURDET.

LOURDET.

LE voici. Chut!

BALIVEAU.

Je touche au comble de mes vœux,
Je vais t'unir enfin par les plus tendres nœuds,
A l'aimable beauté qui fixa ton hommage,
Et ta félicité sera donc mon ouvrage!

DAMIS.

Je sais, mon cher ami, tout ce que je vous dois,
Aussi, quoique l'amour me dicte ici des lois,
Mon cœur, non moins fidèle à la reconnoissance....

LOURDET.

Oh! j'dis pour ça, monsieur, n'faut pas s'mettre en dépense.
Et de c'beau sentiment si vous êtes si touché,
Je crois que vous en s'rez quitte à très-bon marché.

AIR : *depuis le temps, mamzelle Fanchette.*

Si faut vous dire c'qu'on pense
De nous dans c'te maison,

Pour c'qu'est d'vot alliance,
Ça n'promet rien d'trop bon.
On donne la préférence
A queuqu'autre amoureux
Qui nous coupe l'espérance,
Et nous chasse de ces lieux.

N'croyez pas que j'badine,
J'vous dis la vérité;
Aisément je devine
Qu'on vous a supplanté
On attend la présence
De c'rival préféré,
Qui vous coupe l'espérance,
Et vous donne vot congé.

DAMIS.

Silence.

LOURDET.

Je me tais.

DAMIS.

Laisse-nous.

LOURDET.

Je vous laisse.

DAMIS.

Ecoute.

LOURDET.

Me voilà.

DAMIS.

Vas dire à ma maîtresse,
Que pour entendre enfin confirmer son destin,
L'amour impatient l'attend en ce jardin.

LOURDET.

Oh! l'amour! il est bon.

SCÈNE V.

M. BALIVEAU, DAMIS.

DAMIS.

QUELLE illustre alliance!
De l'objet de mes vœux la fortune est immense.

BALIVEAU.

Il est vrai.

DAMIS.

Je pourrai du sein de mes foyers,
Au gré de nos souhaits dispenser les lauriers,
Du parnasse français devenu ma conquête,
Renverser mes rivaux et planer sur le faîte.

BALIVEAU.

Sans doute en ce moment, cet espoir t'est permis,
Mais il ne faudra pas oublier tes amis.

AIR : *vas t'en voir s'ils viennent Jean.*

Entre nous sans nul débat,
Partageons la pomme,
Chacun de nous dans l'état,
Doit être un grand homme,
Nous ferons par-tout la loi,
Dans notre carrière,
Tu seras Racine, et moi
Je serai Molière.

DAMIS.

AIR : *de la croisée.*

Vous le savez, mon cher ami,
Quelque talent que l'on annonce,
Si l'on n'a Plutus pour appui,
A l'éclat il faut qu'on renonce.
Dans tous états, dans tous pays,
De tous temps, la chose est notoire,
Qui manqua d'argent et d'amis,
N'obtint jamais de gloire.

Second couplet.

Je sais que malgré mes travaux,
Dont s'énorgueillit l'hypocréne,
Sans vos écrits, sans les journaux,
On ne me connaitrait qu'à peine.
Nous voyons des mortels courir
Trente ans envain après la gloire,
C'est Plutus seul qui fait ouvrir
Le temple de mémoire.

SCENE VI.

Les Précédens, ROSETTE *à la fenêtre.*

ROSETTE.

ILS sont seuls, écoutons.

BALIVEAU.

Eh ! qu'importe après tout,
De ses vastes desseins pourvu qu'on vienne à bout.

Le crédule public qu'on sait fort bien conduire,
Séduit par nos prôneurs, les croit et nous admire.

ROSETTE.

Et siffle quelquefois.

BALIVEAU.

Ah! Damis! quel beau jour
Brille pour toi! bientôt couronné par l'amour,
Tu vas voir la beauté te rendre enfin les armes;
Mais ce qui doit sur-tout ajouter mille charmes.
Au triomphe éclatant que tu vas obtenir,
Ce qui doit plus encor t'enchanter, te ravir,
Parmi ces écrivains fiers d'un tel avantage,
Ton épouse aujourd'hui fait placer ton image.

DAMIS.

Vous vous mocquez.

BALIVEAU.

J'ai dit l'exacte vérité.

DAMIS.

Mais, que va-t-on penser? car la postérité
Seule a droit, vous savez, de décider la place
Que doit un écrivain occuper au parnasse.

BALIVEAU.

Modeste, et du talent!

DAMIS.

Non.... mais je suis confus
Que ces honneurs brillans me soient si-tôt rendus.

BALIVEAU.

BALIVEAU.

Tu plaisantes, je crois; je veux à l'instant même,
Sur ce marbre éloquent, pour un ami que j'aime,
Graver avec transport un éloge éclatant;
C'est un juste tribut que je paye au talent.

(Pendant que Damis chante ses couplets, Baliveau grave sur le piéd'estal les quatre vers suivans.)

» *Aveugle en sa fureur, en vain la sombre envie*
» *De traits envenimés attaqua son génie.*
» *Dictés par la raison, ses sublimes écrits,*
» *Seront de tous les temps et de tous les pays».*

DAMIS.

AIR : *n'en demandez pas davantage.*

O vous que j'ai devant les yeux,
Objets sacrés de notre hommage,
Vous dont les écrits merveilleux
Sauront des temps, braver l'outrage;
D'être à vos genoux,
Qu'il me serait doux!
Je n'en voudrais pas davantage.

BALIVEAU.

Second couplet.

Y penses-tu donc mûrement;
Mais mon ami, tu n'est pas sage,
Tu peux prétendre assurément,
A leur disputer l'avantage.

DAMIS.

A les égaler,
Je sais me borner,
Et je n'en veux pas davantage.

Troisième couplet.

Mais lorsqu'à peine en mon printems,
De l'univers j'ai le suffrage,
Quand on admire mes talens,
A la ville et même au village.
A les surpasser,
J'ai droit de penser,
Et je n'en veux pas davantage.

(*En finissant le couplet, Damis monte sur le piéd'estal, et madame de Volnange paraît à la fenêtre.*)

SCÈNE VII.

Les Précédens, Madame DE VOLNANGE.

DAMIS.

AIR : *du calenda.*

SUIS-JE bien ainsi?

BALIVEAU.	ROSETTE, Mme DE VOLNANGE.
Oui, oui, oui.	Fi, fi, fi.

DAMIS.

Je le crois aussi.

BALIVEAU.

Oui, oui, oui.
Corneille et Voltaire,
Réjouissez-vous,
Un nouveau confrère
Dans ce jour si doux,
Va venir parmi vous.

DAMIS.

Qu'on est bien ici !

BALIVEAU.	ROSETTE, Mme DE VOLNANGE.
Oui, oui, oui.	Psi, psi, psi.

DAMIS.

Que je suis ravi !

Oui, oui, oui.	Psi, psi, psi.

(*Après les avoir un peu sifflés*, *madame de Volnange et Rosette se retirent.*)

SCENE VIII.

BALIVEAU, DAMIS.

DUO.

AIR : *monsieur de Mouti.*

AH! quel bruit flatteur,
Tout à coup se fait entendre.
Ah ! quel bruit flatteur
Retentit jusqu'à mon cœur.
Tout en ces beaux lieux
S'empresse de nous rendre
Les *bravo* nombreux
Qu'on adresse à tous deux.

SCÈNE IX.

Les Précédens, LOURDET.

LOURDET.

J'AI fait ce que monsieur m'a commandé de faire,
Et madame à l'instant va venir pour vous plaire.

DAMIS.

Il suffit.

LOURDET.

J'oubliais le plus intéressant.
Vous veniez de sortir n'y avait guèr' qu'un moment,
Quand d'acteurs pour vous voir une troupe est venue;
Ils voulaient de vot' nom décorer une rue,
Pour mieux vous témoigner et l'estime et le prix,
Que la caisse attachait à vos nombreux écrits.

AIR : *tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Mais hélas! ils venaient nous dire,
Que malgré leux peine et leux soin,
Ils n'avaient pu pour vous inscrire,
Trouver de rue un petit coin.
Tout était occupé d'avance;
Mais si ça peut vous convenir,
Ils ont encor, pour récompense,
Un cul-de-sac à vous offrir.

SCÈNE X.

Les Précédens, M. DE JURANCI, ROSETTE.

ROSETTE.

AIR : *ça, ça, que je mette.*

MESSIEURS, ma maîtresse
Qu'on retient sans cesse,
Messieurs, ma maîtresse
Arrive à l'instant.

M. DE JURANCI.

Mais en attendant,
Si l'on veut le permettre,
J'oserai me mettre
A sa place un instant.

DAMIS.

C'est nous faire, sans doute un honneur infini.
Quel est cet homme-là ?

M. DE JURANCI.

Je suis son vieil ami,
Son cousin, bon vivant, aimant beaucoup à rire,
A chanter encor plus, et jamais à médire.
De la société, je fronde les travers,
Et m'égaye aux dépens de nos faiseurs de vers.

BALIVEAU.

Eh! qu'appellez - vous donc, s'il vous plaît, médisance?

M. DE JURANCI.

Trouver des vers mauvais, c'est médire! je pense
Que sans doute monsieur prétend rire entre nous.

DAMIS.

Nous ne rions jamais.

M. DE JURANCI.

Hé bien, tant pis pour vous.

AIR : *toujours, toujours.*

Rire aux dépens de quiconque m'ennuie,
Voilà ma loi, voilà tous mes desirs,
A les désespérer, je veux passer ma vie :
Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs,
Venger le goût, c'est servir sa patrie.

ROSETTE.

Bien débuté, vraiment.

DAMIS.

Oh! le sot animal!

LOURDET.

Ce monsieur-là, mamzell, c'n'est donc pas un rival?

ROSETTE.

Non sans doute, benet.

LOURDET.

Mamzell, vous êtes ben bonne.

BALIVEAU.

Ainsi dans vos arrêts, vous n'épargnez personne.

M. DE JURANCI.

Du mérite, Monsieur, je suis l'admirateur,
L'ami, le partisan, le zélé défenseur
Des lettres et des arts, dès l'enfance idolâtre.
Long-tems avec transport, j'ai suivi le théâtre :
J'ai vu dans mon printems briller ces jours si beaux,
Où naissaient à l'envi des chefs-d'œuvres nouveaux.
J'ai vu dans le lieu même où régnaient les Corneilles
Du Sophocle français éclore les merveilles.
Œdipe, Mahomet, et Mérope et Brutus,
M'ont arraché des pleurs jusqu'alors inconnus :
Là mon cœur aggrandi par la fierté d'Alzire,
Aimait à s'attendrir aux malheurs de Zaïre.
Mais tout est bien changé ! Depuis que les destins
Jaloux de nos plaisirs, ont de leurs tristes mains,
Du chantre de Ferney, terminé la carrière.
On dirait qu'expirant à son heure dernière,
Melpomène avec lui descendue au tombeau,
Ait brisé pour jamais son tragique pinceau.

DAMIS.

Ainsi donc, selon vous, à ranimer sa cendre,
Nul auteur aujourd'hui n'a le droit de prétendre!

M. DE JURANCI.

Je n'en connais pas un.

ROSETTE.

Fort bien, vraiment, fort bien.

DAMIS.

Vous avez votre avis, et chacun a le sien.

Mais pour moi j'en connais qui nous ont sur la scène,
Avec certain éclat, rappellé Melpomène.

M. DE JURANCI.

AIR : *la vieille méthode.*

Parler à l'esprit, intéresser les cœurs,
Par le sentiment nous arracher des pleurs,
Repousser bien loin les tragiques horreurs,
C'était la vieille méthode.
Choisir aujourd'hui des monstres pour héros,
Ne parler jamais que de fers, de bourreaux,
Et pour dénouement offrir des échafauds,
Voilà les pièces à la mode.

Second couplet.

Laisser le public décider librement,
Avec respect attendre son jugement,
Dans ses rivaux même admirer le talent,
C'était la vieille méthode.
Pour devenir célèbres à quelque prix,
Et faire estimer leurs très-pauvres écrits,
Fronder et décrier les plus grands esprits,
Voilà les auteurs à la mode.

Je n'exagère point : soyez de bonne foi.
Vous serez, à coup sûr, de même avis que moi.
Par exemple, Messieurs, qui pourrait ne pas rire
De voir certain auteur que l'injuste satire
Des talens, du génie, a rendu le fléau;
Pour un adolescent Dom Quichotte nouveau,
Abusant à l'excès d'un peu de renommée,
Sous les traits d'un géant nous offrir un Pygmée.
J'ai fait sur ce sujet quelques petits couplets
Que je veux vous montrer.... Ils ne sont pas mal faits.

DAMIS.

J'étouffe de colère.

ROSETTE.

A merveille.

BÂLIVEAU.

J'enrage :

Nous jouons, je l'avoue, un charmant personnage.

M. DE JURANCI.

Où diable sont-ils donc ?

BALIVEAU.

Que faisons-nous ici ?

Suis-moi, retirons-nous.

M. DE JURANCI.

A la fin les voici :

Vous pourrez, si le ton vous en paraît comique,
Les faire, en payant bien, placer dans la Chronique.

AIR : *j'ai perdu mon âne.*

Ecoutez l'histoire,
Digne de mémoire....

DAMIS.

AIR : *on compterait les diamans.*

Gardez pour d'autres vos chansons,
Voyez un peu le beau mérite,

M. DE JURANCI.

Oh ! je devine vos raisons,
Au grand courroux qui vous agite :
Tant pis si cela vous déplaît,
Messieurs, chacun à sa manie,
J'estime plus un bon couplet,
Qu'une mauvaise tragédie.

DAMIS et BALIVEAU.

AIR : *non, je n'aimerai jamais que vous.*

A quel titre vous permettez-vous,
D'outrager ici des talens qu'on y prise?
A quel titre vous permettez-vous,
D'oser vous jouer à des gens tels que nous?

M. DE JURANCI.

Messieurs, pardon, excusez ma méprise,
Je vois enfin d'où nait votre embarras,
Un peu trop loin j'ai poussé la franchise;
Mais j'ai dit vrai, je n'en démordrai pas.

LOURDET.

AIR : *ça ira.*

Ça n'va pas mal,
Non pas mal,
Non pas mal;
Ils sont furieux d'un pareil outrage,
Ça n'va pas mal.
Non pas mal,
Non pas mal,
Mais pour c'qu'est de moi, j'dis ça m'est égal.

ROSETTE.

Pour se venger d'un discours trop loyal,
Ils vont demain braquer sur vous quelque journal;

ENSEMBLE.

ROSETTE, M. DE JURANCI.	BALIVEAU, DAMIS, LOURDET.
Mais c'est égal, *ter.*	Oh! c'est égal, *ter.*
Ils ont toujours en leur petit partage,	Deux contre un nous aurons l'avantage,
Oui c'est égal, *ter.*	Oh! c'est égal, *ter.*
Jamais le combat ne peut être fatal.	Certes le combat lui doit être fatal.

S C È N E X I.

Les Précédents, Madame DE VOLNANGE.

Madame D E V O L N A N G E.

A I R : *on a voulu.*

MESSIEURS tout doux;
Mais entre vous,
D'où nait donc ce tapage?

B A L I V E A U.

On nous insulte sans pudeur,
Mais pour peu que l'on ait de cœur,
L'homme à talent,
Impunément,
Souffre-t-il qu'on l'outrage?

E N S E M B L E.

A I R : *non, je naimerai jamais que vous.*

Madame DE VOLNANGE.	DAMIS, BALIVEAU.
Vous avez raison, l'on a grand tort, D'user contre vous des traits de la satire; Vous avez raison, l'on a grand tort, Et je ne saurais approuver ce transport.	Il ne faudrait pas qu'on vint encor User contre nous du fiel de la satire; Il ne faudrait pas qu'on vint encor, On pourrait payer bien cher un nouveau tort.

M. DE JURANCI, ROSETTE, LOURDET.

Je crois franchement qu'on n'a pas tort:
De vous, sans danger, il est permis de rire:

Je crois franchement qu'on n'a pas tort,
Ici contre vous tout le monde est d'accord.

DAMIS.

Quelque soit mon courroux, adorable Volnange,
Je puis tout oublier quand votre cœur me venge.
Aujourd'hui, dans ce lieu, vous me l'avez promis,
Par d'éternels liens, nous devons être unis :
Et j'ai pour sûr garant de l'hymen qui s'apprête,
Le triomphe éclatant, la glorieuse fête,
Dont votre amitié tendre et vos généreux soins,
Pour prix de mes transports vont nous rendre témoins.

M. DE JURANCI.

Et vous croyez vraiment, monsieur, qu'on vous épouse ?

DAMIS.

Votre ame de nos feux seroit-elle jalouse ?

M. DE JURANCI.

Pas du tout, je vous jure.

BALIVEAU.

On croit à vos sermens.

M. DE JURANCI *à madame de Volnange.*

Non ; mais je vous suppose un peu trop de bon sens,
De prudence et de goût pour former une chaîne....

Madame DE VOLNANGE.

Laissez, mon cher cousin, vous prenez trop de peine.

LOURDET.

Bon ! le v'la rembarré d'une joli' façon.

M. DE JURANCI.

Qui ! moi ! je souffrirai....

Madame DE VOLNANGE.

Mais, mon cousin, paix donc.
Oui, messieurs, j'ai promis de me donner un maître.
Et bientôt en ces lieux vous allez voir paraître
L'image de l'époux dont mon cœur a fait choix.

DAMIS.

Quel moment enchanteur !

M. DE JURANCI.

Oh ! j'y suis cette fois.

BALIVEAU.

On ne saurait unir plus de délicatesse
A plus de sentiment de grace et de tendresse.

DAMIS, BALIVEAU, LOURDET.

AIR : *je suis Madelon Friquet.*

En dépit des sots jaloux,
ta
L'amour va couronner ma flamme
sa
En dépit des sots jaloux,
Madame
Te
Me prend pour époux,
Le

M. DE JURANCI, Mme DE VOLNANGE, ROSETTE.

Ils donnent dedans, tout est au mieux,
Nous allons rire de leur surprise,
Et de la méprise
De tous deux.

ENSEMBLE.

M. DE JURANCI, Madame DE VOLNANGE, ROSETTE.	BALIVEAU, DAMIS, LOURDET.
Quel moment délicieux!	tes Le jour qui comble mes vœux, ses
Tout réussit, tout nous prospère,	N'est plus je crois une chimère;
Quel moment délicieux!	tes Le jour qui comble mes vœux, ses
Tout s'arrange au gré de nos vœux.	Enfin va briller à nos yeux.

(On entend dans l'éloignement la ritournelle du chœur suivant : du Devin de Village.)

DAMIS.

Quels accords enchanteurs, quels sons se font entendre.

Madame DE VOLNANGE.

Ceci n'a rien, monsieur, qui doive vous surprendre.
D'artistes distingués, un cortège ce soir
Se fait, je vous l'ai dit, un honneur, un devoir
De placer en ces lieux l'image d'un grand homme
Que l'on eût adoré dans Athène et dans Rome.

SCÈNE XII et dernière.

Les Précédens, cortège D'ARTISTES de l'un et de l'autre sexe.

(*UNE troupe d'Artistes, précédés d'instrumens, entrent en marche. Le buste de* Rousseau *est porté sous un petit palanquin, par quatre femmes vêtues de blanc. Damis est placé avec Baliveau sur le côté de la scène, de manière que s'inclinant profondément, tandis que le cortège défile, ils n'apperçoivent pas d'abord le buste sur lequel est écrit le nom de* ROUSSEAU.)

CHŒUR.

AIR : *quand on sait aimer et plaire.*

LA beauté par un sourire,
T'appelle dans ses foyers,
Et c'est où l'amour respire,
Que sont les plus beaux lauriers.

LES FEMMES.

Ah! pour nous quelle allégresse,
De partager ses transports!
Et d'unir à son ivresse
Et nos chants et nos accords.

CHŒUR.

La beauté par un sourire,
T'appelle dans ses foyers,
Et c'est où l'amour respire.
Que sont les plus beaux lauriers.

(*On place le buste sur le piéd'estal.*)

Madame DE VOLNANGE.

Sur ce front révéré déposez la couronne;
Cet honneur vous est dû beaucoup plus qu'à personne.

DAMIS.

Ah ! ne l'exigez pas.

Madame DE VOLNANGE.

Vous résistez en vain.
Elle aura plus de prix sortant de votre main.

LOURDET.

Je n'scais pas si c'est vous qu'on a prétendu faire ;
Mais ce portrait, monsieur, ne vous ressemble guère.

DAMIS.

Juste ciel ! qu'ai-je vu !

ROSETTE.

Fort bien.

BALIVEAU.

Mais c'est Rousseau.

Madame DE VOLNANGE.

Et de qui sont ces vers ?

ROSETTE.

De monsieur Baliveau :
Qui, bien persuadé qu'on gardoit cette place
Pour son modeste ami, l'ornement du Parnasse;
Sur ce marbre tantôt, a de sa propre main,
Gravé modestement ce modeste quatrain.

M. DE JURANCI, *lisant.*

» *Aveugle en sa fureur en vain la sombre envie ;*
» *De traits envénimés attaqua son génie.*
» *Dictés par la raison, ses sublimes écrits*
» *Seront de tous les temps et de tous les pays* ».

A merveille, monsieur, envers l'Auteur d'Emile
Vous n'avez pas toujours usé du même style.

DAMIS.

D'un trait aussi piquant, je reste anéanti.

M. DE JURANCI.

En brave, croyez-moi, prenez votre parti.
Et rendez avec nous justice à ce grand maître,
Que votre esprit jaloux n'avait pas su connaître.

CHŒUR.

AIR : *si des galans de la ville.*

DAMIS, BALIVEAU.

Ciel ! ô désespoir ! ô rage !
Quel triste et sanglant affront !
Oui, je mourrai de l'outrage
Dont vient de rougir mon front.

TOUT LE MONDE.

Philosophe aimable et sage,
Ah ! si tu fus outragé
Par nos vœux, par notre hommage,
Tu dois être bien vengé.

ROSETTE.

Ici chacun vous invite
A renoncer aux honneurs ;
Ce n'est, messieurs, qu'au mérite
Que nous accordons nos cœurs.

CHŒUR.

Ciel ! ô désespoir ! ô rage! | Philosophe aimable et sage,

Madame DE VOLNANCE.

Après un triste veuvage,
L'hymen me dicte des loix,
Et voilà la chère image
De l'époux dont j'ai fait choix.

CHŒUR.

Ciel! ô désespoir! ô rage! | Philosophe aimable et sage.

M. DE JURANCI.

Sa fortune était immense
Et d'un bien si desiré;
Il est plus dur qu'on ne pense
De se voir ainsi frustré.

CHŒUR.

Ciel! ô désespoir! ô rage!
Quel triste et sanglant affront!
Oui je mourrai de l'outrage
Dont vient de rougir mon front.

Philosophe aimable et sage,
Ah! si tu fus outragé,
Par nos vœux, par notre hommage,
Tu dois être bien vengé.

CHŒUR *de M. Deshaies.*

Eh! gai, gai, pas de chagrin,
La méprise
Est permise;
Eh! gai, gai, gai, pas de chagrin,
Vous serez plus heureux demain.

DAMIS.

Grand dieu quel coup funeste!
Je n'en puis revenir,
Le parti qui me reste,
Est je crois de sortir.

(Il sort.)